

A BAS LES ÉLECTIONS!...

Ouf, nous voici débarrassés de bouffe-galette de l'Aquarium. Quelle veine, nom de dieu! Si seulement c'était définitif?

N'avoir plus à engraisser cette collection de 750 dépotés, tous plus rapaces les uns que les autres, ce serait déjà un petiot commencement, en attendant mieux. Hélas, il n'en est rien: ceux-ci partis, d'autres vont nous revenir!

Et au lieu de leur foutre de la mort aux rats et des pichets de vitriol par la gueule, c'est une bonne paye de 25 balles qu'on va journallement abouler à chacun. Vingt-cinq balles? Quèque je dis! C'est de la gnognotte: en plus des appointements réguliers y a les retours de bâton, les pots-de-vin, les chèques et tout le fourbi. Le métier est bon, nom de dieu! Aussi les concurrents sont nombreux.

Est-ce à dire que cette fois nous serons plus bidards et que nous aurons la veine d'expédier à l'Aquarium des dépotés honnêtes? Tralala, ce sera kif-kif bourriquot: les nouveaux seront de même farine que les anciens!

Faut être bougrement tourtes pour couper dans l'honnêteté d'un bouffe-galette. C'est chose impossible; d'ailleurs, tous les bons bougres sont fixés là-dessus. Si parmi les dépotés qui viennent de décaniller, y en a quelques-uns qui n'ont pas chéqué dans le Panama, ça ne prouve pas leur honnêteté. Mais simplement leur bêtise!

Ils étaient tellement gourdes, et si peu influents, que la bande à Lesseps a négligé de se les attacher avec des saucisses. Que ceux-là taisent donc leur bec et ne se flattent pas d'une honnêteté qu'ils ne doivent qu'à leur trouducuterie.

Le populo a chouettement saisi le joint, cré tonnerre. A preuve, c'est que lorsque le Panama battait son plein, au lieu de se foutre en colère contre les bouffe-galette chèqueards, chacun se disait: *«Peuh! Je serais dépoté que je ferais tout pareil!»* - Que de fois j'ai entendu le boniment! Et c'était pas des merdillons ambitieux, rêvant de décrocher une timbale, qui jactaient ainsi: ceux-là, au contraire, braillaient bien haut que si on les nommait ils ne seraient pas à vendre.

Ceux qui dégoisaient si franchement étaient de simples bons bougres, turbinant comme des dératés. Ils donnaient le fin mot de la situation: On a beau dire et beau faire, prendre trente-six mille précautions, fatalement, les meilleurs, les plus rupins se pourrissent toujours à l'Aquarium.

Alors, pourquoi les y envoyer? C'est-y simplement pour le plaisir de faire du fumier? Certes, si le populo était laissé à son initiative, il aurait vite soupé de la votellerie. Le malheur, c'est qu'il est entouré d'une cargaison d'ambitieux qui, continuellement, l'asticotent, lui montent le job, lui promettent la lune, le soleil, les étoiles... Et tout ça, pour décrocher la timbale! C'est grâce à cette engeance que se maintiennent les préjugés du muselage universel. Ces chameaux font tant et si bien que, malgré le dégoût qu'on a des anciens bouffe-galette, il se trouve toujours des jobards qui, sans trop savoir pourquoi, plutôt par habitude que pour autre chose, repiquent au truc et en nomment de nouveaux.

Quelle ragougnasse va sortir des tinettes électorales qu'on va remplir le 20 août?

Malin qui pourrait le prévoir!

Pas moins, à voir la collection de candidats qui se fout en ligne, il est certain que ça ne sera rien de bien propre.

Ce qu'il y a de rigouillard, c'est qu'une bonne chiée de ces candidats se déclarent socialos.

C'est le dada à la mode: le referendum et la Révision dont on nous a si rudement bassiné en 1889 sont relégués aux vieilles lunes; aujourd'hui, c'est plus de saison!

L'étiquette socialiste est l'amorce qui fait florès: y a jusqu'à des opportunards qui se la collent sur la hure.

Oh, ne nous épatons pas de la chose: pour décrocher la timbale, y a pas de roublardises, de mensonges, ni de crapuleries qui arrêtent les ambitieux.

Pour ce qui est des socialos qui se croient bon teint, faut pas qu'ils se froissent de cette concurrence. Tant pis pour eux s'ils se mettent en posture d'être confondus avec les bourgeois.

Au surplus, entre ces diverses catégories de socialos, y a pas épais de différences: le rouge des uns est un peu moins bon teint que celui des autres, - à part cela, ils sont tops des politicards, et pas autre chose!

Y a pas à tortiller, quand on fout un doigt dans la politique, c'est pire que si on le collait dans un engrenage : tout le corps y passe !

Prenez le socialo le plus franc du collier, expédiez-le à l'Aquarium, et de ce bougre qui avait de la moelle, avant six mois il ne restera qu'un salopaud prêt à toutes les crapuleries.

C'est forcé, nom de dieu! A vivre au milieu des bourgeois, à frayer journallement avec eux, il s'embourgeoise. Il s'habitue à entendre agonir de sottises le populo et il en vient vite à nous mépriser.

Si le type est bien trempé, que ce soit un gas exceptionnel, le moins qui puisse lui arriver c'est de prendre du ventre, de devenir un jemenfoutiste, se fichant du tiers comme du quart.

Cré pétard, si les prolos étaient moins niguedouilles, au lieu de foutre hors de combat en les élisant les bougres qui ont un brin de nerf, ils les garderaient jalousement avec eux.

La Sociale y gagnerait bougrement: ne pouvant satisfaire leur ambition, ces merles-là se rattraperaient en faisant une guerre acharnée à la bourgeoisie.

Y a pas à tortiller, la Sociale c'est juste le contraire de la Politique. Conséquemment, y a pas mèche de mitiger ou de mélanger l'un avec l'autre; y a pas d'alliance possible entre les deux, pas plus qu'entre la carpe et le lapin.

On est tout d'un côté, ou tout de l'autre! Les socialos pisse-froid qui nous canulent avec leurs couillonades sur la conquête des pouvoirs publics, ne sont que des politicards que l'ambition crève.

Et foutre, les camaros, il est bien entendu que mon débinage des socialos à la manque ne touche que les chefs, les matadors, les ambitieux.

Le populo, les ouvriers socialos sont à part: ceux-là, c'est des honnêtes, qui peuvent avoir le tort de se laisser emberlificoter par des roublards, - mais comme leur idoche est une conviction désintéressée, ce sont des riches fieux que j'ai à la bonne.

Le distinguo que je fais entre les grands chefs socialos et leurs adhérents, je le fais tout pareil d'un autre côté: j'ai bougrement de la haine pour les évêques, les curés et toute la vermine noire, pas moins, je serrerais la cuillère avec plus de plaisir et de franchise à un pauvre prolo qui, sans arrière-pensée, avale Gaspard tous les dimanches, qu'à un pontife socialo qui se porte candidat à l'Aquarium.

Ceci dit, j'en reviens à mes moutons, ou mieux à mes bourriques: je disais donc que la garce de Société actuelle est divisée en deux camps bien tranchés, les Autoritaires et les Libertaires.

Les Autoritaires veulent conserver ce qui existe et tenir le populo sous leur coupe. Ils varient bougrement de couleur des uns aux autres; des fois même ils se chamaillent, - mais, en fin de compte, ils se rapapillotent sur le dos des prolos.

Les uns, les réacs pur sang, trouvent que c'est pas suffisant de conserver ce qui existe, aussi ils en pincent pour aller à reculons: si on les écoutait, on reviendrait d'abord à l'ancien régime, puis à l'esclavage...

A force de reculer, ces jean-foutre nous ramèneraient à la sauvagerie, au temps où les hommes se bouffèrent entre eux à la croque-sel, et en fait de légumes brouillaient de l'herbe.

Après cette racaille viennent les opportunistes et les radicaux: ceux-là ne veulent rien changer à la mécanique sociale; tout au plus sont-ils d'avis que de temps à autre on répare les chaudières et nettoie les cuvettes où les bouffe-galette, les riches et les patrons foient et dégoutent.

A la queue de tous, fermant le cortège des Autoritaires, s'amènent les sociaux à la manne: ils prétendent rafistoler la guimbarde, la rendre habitable au populo. Dans le tas, y en a quelques-uns qui coupent, mais la plupart ne guignent qu'à chopper toute chaude la place des opportunistes et des réacs. En réalité, le chambard qu'ils rêvent se borne à changer les étiquettes, à recréer la façade, et fumisteries du même blot. Avec, eux, au lieu d'être exploités par un patron, ce serait pas l'État; les contre-coups deviendraient les larbins de la gouvernance; au lieu de toucher notre paye en pièces de cent sous, on nous la cracherait en billets de banque baptisés «bons du travail....».

En face de toute cette engeance, faisant la guerre aux uns et aux autres, se posent les Libertaires: les Libertaires sont des bons bougres ennemis des politicards, des patrons, des curés, des juges, - au total de toute la vermine qui ronge le populo.

Les Libertaires ne veulent imposer leurs idées à personne, pas plus qu'ils ne veulent gouverner ou exploiter leurs voisins. Conséquemment, ils n'en pincent pas pour subir les idées des autres, se laisser gouverner et exploiter.

Or, comme par le temps qui court, ils sont bougrement loin d'user de leur liberté à leur fantaisie, vu que les jean-foutre de la haute les tiennent sous leur coupe, ils guignent le moment de se soustraire au joug.

Le jour où les Libertaires se croiront assez forts pour culbuter et foutre en miettes la vieille guimbarde sociale, ils ne barguigneront pas.

En outre, comme ils sont convaincus qu'une fois le chambardement mené à bien, si le populo était assez poire pour laisser des ambitieux le gouverner ou diriger son travail, y aurait rien de fait, - les gas ne mettront pas de mitaines pour déquiller les nouveaux dirigeants.

Eh oui, les bons bougres, c'est comme je le dégoise, y a que deux partis: les Autoritaires et les Libertaires!

Le populo est forcément du second, nom de dieu! Les bons bougres ne veulent ni gouverner, ni être gouvernés, ni exploiter, ni être exploités.

Pour lors, il marchent avec les Libertaires, - ou y viendront avant peu!

Turellement, du moment qu'on est contre les Autoritaires, faudrait être richement loufoques pour leur tendre l'échine, afin de les hisser au pouvoir.

D'où il s'ensuit que le premier acte d'un gas à la redresse est de refuser son approbation à la gouvernance, et quand viennent les élections, envoyer paître tous les candidats et se torcher le cul de son bulletin de vote.

Mince de gueule que feraient les jean-foutre de la haute si les tinettes électorales ne s'emplissaient pas!

Émile POUGET,
le père Peinard.
